

BONNE PLAIDOIRIE



Aline. — Maman, achète-moi une de ces poupées annoncées dans le journal.

Maman. — Mais ta poupée est encore bonne.

Aline. — Moi aussi je suis encore bonne et pourtant tu as acheté un nouveau bébé.

FEUX DE FORET

I

Le jour décroissait lentement derrière le grand bois, on laissait des reflets d'argent sur les feuilles des arbres. Ce bois était presque aussi vaste qu'une forêt, et l'on en trouvait difficilement la fin lorsqu'on s'y était égaré. Contrairement à beaucoup d'autres, il semblait encore être placé sous la protection de quelque déesse tutélaire, ainsi qu'aux âges primitifs, car, nulle part, on n'y rencontrait la marque sacrilège d'une main d'homme, mais, seulement, sur l'herbe drue, parmi les lianes, la trace du gibier libre.

Deux voyageurs, depuis près d'une heure, erraient à l'aventure dans ce labyrinthe, sans trouver d'issue, et l'inquiétude commençait à poindre sur leur visage. Le premier, un jeune homme correctement mis, à l'allure hautaine, abattait les jeunes pousses avec sa cravache, ce qui témoignait de son impatience; il avait des éperons aux bottes, et cela laissait penser qu'il était venu à cheval, mais qu'il n'avait pas osé faire entrer la bête dans ces inextricables fourrés. Sanglé dans sa jaquette, le monocle dans l'œil, il regardait s'envoler la fumée de sa cigarette. L'homme qui l'accompagnait le suivait la tête basse, se tenant derrière avec une sorte de respect, mais un respect contenu, qui indiquait que ce paysan était lui-même quelque chose.

Voyant que l'exaspération gagnait de plus en plus le jeune homme, il hasarda la parole :

— Monsieur le marquis trouve sans doute le temps bien long, mais l'absence du garde permet à monsieur le marquis de parcourir en détail l'étendue de son domaine...

— Fichtre ! il est beau, mon domaine ! semble penser le jeune marquis

— Puis, tout haut :

— Monsieur le maire, quand nous aurons mis la main sur ce garde de malheur, qu'il soigne bien la peau de son dos ! Les gens d'ici sont aussi désagréables que ceux de la ville. Il aurait dû me sentir venir...

— Lui, vous sentir venir ? lui, le Faroux ? Mais, monsieur, c'est un sauvage, cet être-là ! Il ne sort jamais de son bois, il y vit depuis plus de trente ans ; un gamin lui apporte une fois par mois du tabac et de la poudre, qu'il paye. Il est dangereux pour un inconnu de s'aventurer seul ici, car le fusil de Faroux est toujours chargé.

— Voilà un homme qui prend mes intérêts, ré-

pondit froidement le marquis ; il les prend même trop !

Ils s'arrêtèrent subitement ; un aboiement de chien partit près d'eux, et le garde parut parut entre les branches, criant de sa voix rude :

— Halte-là !

— Halte toi-même ! répondit le maire, qui, désignant son compagnon, ajouta :

— M. le marquis de Simeuse, qui vient prendre possession de son domaine, et moi te cherchons depuis une heure pour te parler.

La physionomie de Faroux s'adoucit subitement : il porta la main à son bonnet et salua gauchement.

— Depuis mon enfance, monsieur le marquis, je suis au service de votre famille. Elle n'a toujours eu qu'à s'en louer. Grâce à mes humbles services, le bois de Simeuse est le plus beau de toute la contrée ; jamais la main du braconnier ne l'a profané, le gibier y abonde, et je l'offre aujourd'hui à mon jeune maître comme le plus bel héritage que son père lui ait laissé.

Le garde, très digne, s'étendant sur les arbres, semblait en mesurer orgueilleusement la hauteur.

Le jeune homme n'avait pas bougé.

Faroux, qui s'attendait à un remerciement, se tourna alors vers le maire lui demanda :

— Que commande monsieur le marquis ?

— De venir demain matin à la rencontre d'une grosse troupe de bûcherons qui abattront le bois d'un bout à l'autre ; c'est l'ordre de monsieur le marquis...

Jean Faroux pâlit horriblement. Il chancela et fut obligé de se tenir à un bouleau pour ne pas se laisser choir. Enfin, il se roidit, et d'une voix brève, décidée et dure, il dit :

— Monsieur, vous ne ferez pas cela ! Vous n'avez pas le droit de faire cela ! Le bois de Simeuse, c'est l'honneur de votre nom, la vieille terre de vos aïeux...

— Vous êtes fou, mon ami, interrompit brusquement le marquis avec colère. Obéissez quand on vous parle... Demain matin, l'on commencera... Retournons, monsieur le maire...

Puis, il jeta sa bourse aux pieds de Faroux ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'une chose lourde vint tomber devant eux avec un petit bruit : c'était la bourse.

— Ceci est une déclaration de guerre de Jean Faroux, fit le maire en s'efforçant de sourire.

II

Jean Faroux, resté seul, se laissa choir dans l'herbe, au pied du bouleau ; et là, la tête dans sa main, lui, le sauvage, le farouche, le solitaire, il sanglota éperdument.

C'était la première fois de sa vie que cette lâcheté lui arrivait, et son chien, inquiet, tournait autour de lui en gémissant.

Le vieux garde ne sentit jamais si bien qu'en ce moment suprême toute l'affection qui le liait à sa chère forêt. Il connaissait chaque arbre, chaque buisson, chaque fourré. Il était le frère des lapins, des chevreuils, des merles et des petits oiseaux ; il buvait l'eau du ciel avec eux, il se nourrissait de la chair des têtes de proie qui leur voulaient du mal ; il fréquentait les petits fleurs, entre les lianes ; de sa main rude, il redressait les liserons flétris. Il avait une mauvaise cahute, entre quatre peupliers. L'été,

il s'y endormait côte à côte avec son chien, doucement bercé par le prélude du rossignol ; l'hiver, il accueillait complaisamment tous ses hôtes et il livrait à leurs gueules la plus grande partie de ses repas.

Tous ces souvenirs se choquèrent dans sa cervelle à la briser.

Il se revit tout jeune, causant avec le vieux marquis de Simeuse, dans le salon du château, et le geste imposant, la voix pleine de larmes, celui-ci lui confiant pour toujours la garde de son vieux bois, en disant qu'il devait perpétuer le nom de Simeuse à travers les siècles, comme un monument impérissable perpétue celui de son fondateur ; le marquis lui avait tendu la main, en lui donnant une grosse somme d'argent qu'il devait employer pour la subsistance de ses années futures.

Depuis ce jour, il n'avait plus entendu parler de rien, et voici qu'à cette heure arrivait, d'un air insolent, l'héritier du gentilhomme qui ordonnait la destruction du bois, pour payer ses dettes, sans doute, ou pour construire une propriété.

Une immense douleur lui tirailla la poitrine à cette pensée ; il se dressa tout droit et il monta sur la cime d'un peuplier pour jouir, encore une fois, de l'étendue de la forêt.

Quand il atteignit le sommet, le jour décroissait rapidement, et là-bas, à l'horizon, il vit poindre le soleil couchant, flamboyant de rougeur et qui semblait allumer un incendie derrière les branches.

Il laissa échapper un cri de joie et il descendit en souriant, d'un beau sourire vengeur et résigné. Il caressa son chien et il résolut de parcourir le bois dans tous les sens avant l'accomplissement de son dessein, comme pour lui demander pardon de ce qu'il allait faire. Il s'enfonça dans l'épaisseur du feuillage, et, longtemps, les oiseaux, étonnés de son agitation insolite, s'envolèrent vers le ciel.

III

La nuit tomba.

Jean Faroux, exténué de fatigue, revint à sa cahute après des heures de course. Il était pâle comme un mort et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Avec sa hache, il réunit

UNE BONNE LEÇON



Lui (en douceur). — N'avez-vous jamais désiré être homme, Mademoiselle ?

Elle (avec raideur). — Et vous, n'avez-vous pas quelquefois souhaité en être un ?